

HADAS JAQUI-KALDERON

52 jours sans eux

**Israël, 7 octobre 2023,
le témoignage d'une mère d'otages**



A L I S I O

Le témoignage à cœur ouvert d'Hadas Jaoui-Kalderon nous plonge dans un voyage au bout de l'enfer, marqué par la résilience et la rage de ramener vivants à la maison ses deux enfants ainsi que tous les autres otages kidnappés par le Hamas, le 7 octobre 2023.

Incroyable destin que celui de cette femme, franco-israélienne mère de quatre enfants, née et ayant grandi dans le kibboutz de Nir Oz, l'un des plus sauvagement frappés par le Hamas, et devenue une figure emblématique dans le monde entier à force de courage, de volonté et d'abnégation.

De son enfance heureuse à son calvaire, du miracle de sa survie au premier pogrom depuis la Shoah jusqu'à ses rencontres avec les plus grands de ce monde, Hadas Jaoui-Kalderon n'a jamais poursuivi qu'un unique but : placer le drame des otages au centre du jeu afin de hâter leur libération.

Entre tragédie et cri d'espoir, ce récit s'inscrit d'ores et déjà dans l'histoire de notre époque trouble.

Militante pour la paix, **Hadas Jaoui-Kalderon** a créé la *Mom Force*, la Force des mères, mouvement né au lendemain du 7 octobre qui sensibilise les politiques et les citoyens au sort des enfants otages.

Avec la collaboration de Sabrina Belhassen, Laurent Del Bono et Samuel Athlan.

ISBN : 978-2-37935-429-8



19 €
Prix TTC
France



Λ L I S I O

Rayon : témoignage
Photographie :
© Anthony Quittot

Hadas Jaoui-Kalderon

52 JOURS SANS EUX

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et X !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement
le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons
fait le choix de l'écoresponsabilité.

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Écrit avec la collaboration de Laurent del Bono
Propos recueillis par Samuel Athlan

Conseillère éditoriale : Françoise Smadja
Relecture-correction : Gaëlle Fontaine
Maquette : Patrick Leleux PAO
Photo de couverture : Anthony Quittot

© 2024 Alisio, une marque des éditions Leduc
76 boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-429-8

Hadas Jaoui-Kalderon

52 JOURS SANS EUX

*Israël, 7 octobre 2023,
le témoignage d'une mère d'otages*

Λ L I S I O

Sommaire

1. Un idéal si fragile.....	9
2. Samedi 7 octobre 2023 – La mort en face	27
3. Il était une fois dans le <i>mamad</i>	45
4. Un pogrom 2.0.....	61
5. Dans l’œil des médias	79
6. Ballet diplomatique	101
7. Mom Force	119
8. La libération de Sahar et Erez.....	135
9. Retour à Nir Oz.....	159

1.

Un idéal si fragile

Nir Oz, première semaine d'octobre 2023. Les jours qui ont précédé notre descente aux enfers ont été calmes, baignés par les dernières lueurs de l'été indien, sereins. Je les ai traversés entièrement dévouée à mon métier. J'aime prendre soin des autres. Veiller sur eux. Leur apporter mon aide. En tant que thérapeute, je suis spécialisée dans les médecines douces et les thérapies alternatives. Je pratique la réflexologie et la PNL, programmation neuro-linguistique, une méthode visant à traiter les traumatismes. En parallèle, je m'occupe des aînés du kibboutz de Nir Oz, cette petite communauté de 400 habitants, ma terre natale, ce lieu où, à de rares exceptions, j'ai toujours vécu. Je leur rends visite à domicile. Je les soulage des maux liés à l'âge. Mes clients, eux, viennent parfois de loin, de cette région du Sud d'Israël qui jouxte le territoire

de la bande de Gaza et s'enfonce dans le désert du Néguev. Je les reçois dans mon *mamad* – cette chambre blindée où l'on se réfugie en cas d'attaques de missiles ou de roquettes. J'ai transformé le mien en cabinet thérapeutique où les sens sont bercés par des musiques relaxantes, des effluves d'huiles essentielles et le corps revigoré par les vertus du massage et des produits naturels. En son centre trône ma table de soin. Évidemment, cette pièce spéciale de ma maison sert aussi à me protéger : vivre à deux kilomètres de la frontière avec Gaza n'est pas sans danger... Nous le savons tous ici. Mais nous faisons avec.

Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi. Les vrais problèmes ont commencé avec l'arrivée au pouvoir du Hamas il y a un peu moins de vingt ans. Avant, la situation était gérable et les rapports avec les Palestiniens pas trop mauvais. C'est pourquoi, à mes yeux, Nir Oz a longtemps été un petit paradis terrestre. Fondé le 1^{er} octobre 1955, il s'agit d'un kibboutz d'une superficie totale de 2000 hectares, aux dimensions modestes, à échelle humaine, un point minuscule sur la surface du globe. Au début du xx^e siècle, lorsque les kibboutz émergent sur les territoires du futur État d'Israël, il s'agit d'une société humaine basée sur des idéaux collectivistes, guidée par le principe : « De chacun selon ses capacités,

à chacun selon ses besoins. » Ces communautés portent des idéaux marxistes et sionistes, alors même que notre pays n'existe pas encore et que tout est à bâtir. Je suis le fruit de cet héritage puisque mes parents avant moi ont été des kibboutziques, s'étant rencontrés quelques années avant ma naissance... à Nir Oz, précisément. Ma mère s'appelait Carmela. Mon père, Oury. Elle est née dans le nord d'Israël, au kibboutz Ein Hashofet. Lui, dans la ville d'Hadera. Il avait connu Nir Oz avant son service militaire, lors d'une mission du mouvement de jeunesse Gari'n Hanachal. Ces deux-là formaient un couple magnifique comme sorti d'un film hollywoodien. Née en 1967, peu avant le déclenchement de la guerre des Six Jours, on raconte que je suis le plus jeune bébé du kibboutz à avoir séjourné aussi longtemps dans un abri anti-bombardement. Il paraît que ma mère était tellement stressée de savoir son mari au front qu'elle a rapidement manqué de lait maternel. Malgré ces temps troublés, mon enfance fut merveilleuse sur cette terre âcre et pauvre que nous avons su rendre fertile. Je n'oublierai jamais l'infini des champs d'alors, ces champs que j'ai toujours regardés avec admiration. Je me plaisais à me perdre parmi les épis d'or, baignés par la lumière, ce blé qui assurait notre subsistance. Ces champs formaient une sorte de zone tampon avec Gaza, comme une barrière légitime qui nous

séparait. J'ai très tôt adoré la langue et la musique arabes, que j'ai découvertes au gré de nos nombreuses excursions sur les plages de Gaza, dont le littoral magnifique aurait pu devenir une sorte de Riviera du Moyen-Orient. Cependant, bien avant l'édification de la barrière de sécurité, ce mur de barbelés aux fondations profondément enfouies dans le sol qui a fait définitivement de nous des ennemis, j'avais déjà ce pressentiment que « le mal viendrait de là ». J'ai toujours eu une très bonne intuition.

Pourtant, l'éducation que j'ai reçue était une porte ouverte sur le monde, une invitation à la découverte et à la compréhension. Nos professeurs nous ont insufflé le goût de l'expérimentation, de la curiosité, de l'enquête. Dès qu'un sujet était abordé en classe, nous passions à la pratique. Nous avions la liberté d'explorer la bibliothèque et de nous aventurer seuls dans la campagne, munis d'encyclopédies sur les animaux et les plantes. Enfant, j'étais stupéfaite que certains ne connaissent pas les noms des fleurs et des arbres. La nature faisait partie intégrante de nos vies. Nous nous imprégnions de ses enseignements, collectant les œufs tombés des nids des oiseaux, vivant en harmonie avec la lande et les bosquets. Nous avons beaucoup travaillé avec des matériaux comme l'argile et le bois. C'est au sein de la nature que nous avons appris les rudiments de la vie. Surtout, nos professeurs

nous ont inculqué l'art de la réflexion, nous incitant à trouver par nous-mêmes des solutions aux défis qui se présentaient. Si nous avions une leçon sur les « Indiens », nous montions des tipis et adoptions leurs modes de vie, allant jusqu'à nous attribuer des noms d'Indiens.

Bien sûr, notre idéologie avait aussi ses revers. À cette époque, le collectivisme imprégnait tous les aspects de la vie, même la manière dont les parents élevaient leurs enfants. Dès la naissance, les bébés étaient confiés à la garderie, et les mères venaient les allaiter quand ils le réclamaient. Les enfants appartenaient à la communauté et chacun les considérait comme les siens, participant à leur éducation aux côtés de leurs parents et des éducateurs. Les temps étaient durs et il fallait s'adapter, partager le fardeau. Petite, j'ai passé la majeure partie de mes journées avec nos nounous au foyer. Plus tard, j'ai rejoint à la classe des *shibolim* (avoine en hébreu), les enfants nés en 1967. Du matin au soir, nous partagions tout : repas, jeux, études, toilette, et même le sommeil. Chaque soir, mes parents me déposaient au foyer des enfants. Une fois au lit en pyjama, mon père me racontait une histoire avant que je m'endorme, puis il laissait un petit mot ou un dessin sur ma table de nuit, que je découvrais au réveil, dès six heures du matin, lorsque la nounou ouvrait bruyamment les volets du dortoir

en criant « bonjour, bonjour ». Ces billets tendres de mon père m'accompagnaient toute la journée, me donnant le sentiment de leur présence, réconfortant mon cœur. Pourtant, malgré cet amour, je ressentais un vide : l'absence d'un espace privé, d'une chambre où je pourrais me retrouver seule en toute intimité. Et aussi le fait de ne jamais avoir eu la chance de dormir avec mes parents, ne serait-ce qu'une seule fois. Dans mon dortoir, j'ai souvent pleuré de ne pas pouvoir les rejoindre dans leur lit, de me sentir si loin alors qu'ils habitaient si près. Quand certains gamins s'enfuyaient la nuit et couraient jusqu'à leur maison, leurs parents les ramenaient toujours au foyer.

Évidemment, je considère aujourd'hui ces mœurs d'un œil critique : séparer un nouveau-né de sa mère ne me semble pas justifié, pas plus que priver un enfant des activités habituelles qu'il ferait normalement avec ses parents : manger ensemble, faire sa toilette, dormir, se réveiller. J'en ai souvent discuté avec ma mère qui, pour sa part, ne voyait rien de mal à cette manière de faire. Ce sujet m'intéressait tellement que j'ai même envisagé de réaliser un reportage à ce propos. Pour en revenir à ma propre enfance, ces pratiques étaient d'autant plus difficiles à accepter pour moi que non seulement je ne comprenais pas leur utilité, mais aussi que j'avais la chance d'avoir des parents formidables. Certes, je ne les voyais qu'à heures fixes, de 16 heures à

20 heures, mais ces moments passés ensemble étaient d'une intensité et d'une affection sans pareilles.

Je me souviens que dans leur maison de poupée – une seule chambre, un salon, une cuisine minuscule (ils prenaient leur repas en commun au réfectoire) –, papa avait créé un dispositif ingénieux pour suspendre son lit pendant la journée afin que nous puissions jouer dans leur chambre, que mon père appelait affectueusement « notre salle de jeu et d'imagination ». Diplômé de Bezalel, la prestigieuse école des beaux-arts de Jérusalem, professeur de cinéma au lycée régional, Oury débordait de créativité. Ensemble, nous passions des moments merveilleux : il nous emmenait nous exercer à la carabine au champ de tir, nous faisons voler des cerfs-volants, nous avons même fabriqué un appareil photo en carton et construit un colombier pour les pigeons. Nous observions avec fascination l'accouchement des chiennes (rien ne m'émeut plus aujourd'hui encore), et nous réalisions des petits films dont nous étions les auteurs, les réalisateurs et les acteurs. Ma mère adorait la musique et la poésie. Mon père nous a biberonnés à la culture, s'assurant que nous visitions tous les musées possibles. D'où mon amour, mon désir, mon lien à l'art. Plus tard, j'ai étudié le graphisme et Oury m'a encouragée à devenir photographe.

Comme il est de coutume chez nous, je n'ai quitté Nir Oz qu'après avoir accompli mon service militaire... Ce fut ma première vraie rencontre avec le monde extérieur. Au kibboutz, la solidarité et l'égalité étaient les valeurs fondamentales. Chacun avait sa propre personnalité mais le travail d'équipe primait. Cela n'a pas été sans heurts par moments, car il n'est jamais facile de se sentir pleinement à sa place dans un groupe lorsque l'on ressent le besoin de se démarquer, de se distinguer, de cultiver sa propre individualité, ce qui m'arrivait évidemment à moi aussi. Bien que pratique, cette morale collective m'a longtemps donné le sentiment de m'empêcher d'être pleinement moi-même. Dans la grande ville, je me suis enfin frottée à cet univers de l'individualisme, j'ai découvert d'autres façons de vivre et de penser. Et j'ai aimé. J'ai eu envie de faire le tour du monde, j'ai bourlingué, j'ai multiplié les apprentissages et les expérimentations. Cependant, après plusieurs années loin de chez moi, presque une décennie à Tel-Aviv, j'ai ressenti un profond besoin de revenir à mes racines, à ce silence à partir duquel tout a commencé. C'est ainsi que je suis retournée à Nir Oz.

J'ai 56 ans aujourd'hui. À l'exception d'une période particulière, je n'ai jamais vécu ailleurs qu'au kibboutz. C'est là que j'ai épousé Ofer, que j'ai élevé mes quatre enfants. Deux d'entre eux sont adultes et

vivent leur propre vie : ma fille aînée, Gaya, a 21 ans, son frère Rotem, 19 ans. Pour les deux plus jeunes, la situation est un peu plus compliquée. Il y a un an et demi, Ofer et moi avons décidé de nous séparer, mais aucun de nous n'a quitté Nir Oz. Nous vivons désormais dans deux maisons voisines, partageant la garde des enfants. Depuis quelques jours, Sahar et Erez sont chez leur père. C'est difficile pour moi d'être séparée d'eux, mais cela m'a finalement permis de me concentrer davantage sur mon travail en cette rentrée radieuse, d'autant qu'Ofer a toujours été un père formidable. Il aime faire du sport, se balader dans la nature, construire des planeurs et les faire voler avec les enfants, voyager avec eux en jeep, monter à vélo, leur apprendre à cuisiner. Je sais qu'avec lui Sourki et Erezikou profitent pleinement de leur semaine de vacances.

Comme chaque année, pendant les mois de septembre ou d'octobre, les fêtes du nouvel an juif s'enchaînent et les écoliers ont plus de jours de congé que de jours d'étude. En cette période de Soukkot, notre petit kibboutz est plein de vie. Dans plusieurs jardins, les parents ont édifié une cabane – une *soukka* – que les enfants ont décorée de couleurs vives. Chaque jour, les invités se succèdent pour manger, chanter et rire sous ces abris temporaires. Bien que non religieuse, j'éprouve une affection particulière pour Soukkot.

C'est un temps où il est recommandé de se réjouir, une fête aux multiples significations qui occupe une place importante dans la religion et la culture juives. J'apprécie sa symbolique, qui célèbre l'alliance entre Dieu et les enfants d'Israël lors de leur marche de quarante ans dans le désert avant d'atteindre la Terre promise. Il est important de rester attachés à nos traditions. Elles sont le fondement de notre identité et nous aident à nous projeter dans l'avenir en comprenant notre passé. C'est ainsi qu'à l'époque du Temple, durant l'Antiquité, Soukkot donnait lieu à un pèlerinage à Jérusalem qui durait sept jours, pendant lesquels on offrait à la divinité de très nombreux sacrifices expiatoires d'ovins et de bovins. Depuis le 7 octobre, une question sinistre me hante : les presque 1 500 victimes du massacre, à quoi et à qui ont-elles été sacrifiées ? Enfin, si j'aime Soukkot, c'est parce qu'elle célèbre également la fin du cycle agricole. Elle prend alors le nom d'*asif* – la collecte – afin de glorifier le temps de la récolte. Dans notre communauté, c'est un moment où l'on se reconnecte à la terre, où l'on réaffirme notre attachement à la simplicité. Sous la *soukka*, nous perpétons une tradition ancienne. Les anciens paysans construisaient ces cabanes dans leurs champs, non seulement pour faciliter leur travail, mais aussi pour protéger leurs précieuses récoltes contre les aléas de la nature et les pillages.

Un plongeon dans les racines de notre histoire révèle que le terme *soukka* évoque également ces cabanes des tribus du peuple d'Israël errant dans le désert, bien maigre refuge face à l'adversité.

Maintenant que la semaine est terminée, en ce vendredi 6 octobre, je m'active aux préparatifs du Shabbat, d'autant que celui qui vient est particulièrement important : nous fêtons Sim'hat Torah, qui est le dernier jour de Soukkot. Ma petite sœur, Galit, est venue ce matin avec le coffre de sa voiture chargée d'affaires : de beaux vêtements, du maquillage, de jolis objets, des éclairages. C'est le dernier épisode en forme de happy end d'une saga familiale qui s'est révélée un casse-tête : réaliser un album souvenir de photos de ma mère, qui fêtera ses 80 ans dans quelques jours. À l'origine, nous avons eu l'idée de confier cette tâche à un photographe professionnel. Mais aucun n'a fait l'affaire ou n'était disponible. C'est pourquoi Gaya, qui a étudié la photo et l'a pratiquée à l'armée, aurait dû s'en charger. Mais ma fille a eu un empêchement de dernière minute qui l'a forcée à rester à Tel-Aviv où elle réside. Et voilà comment Galit s'est dévouée *in extremis*. Cependant, pas de panique, car elle manie aussi l'appareil avec aisance. Jusqu'à cet été, ma sœur habitait comme nous à Nir Oz, dans une maison pas loin de la mienne et de celle de maman. Mère de deux filles, Noya et Tamar,

fruits d'une procréation assistée et auxquelles elle est très attachée, Galit enseigne le théâtre. Cet été, elle a déménagé à Kissoufim, un kibboutz à une dizaine de kilomètre plus au nord, où réside son nouveau compagnon, père de deux enfants lui aussi. Mais nous nous voyons toujours aussi souvent. D'ailleurs, ce soir elle nous a tous invités dans sa maison pour le shabbat...

Tandis que Galit immortalise maman sous tous les angles, je m'active à la maison profitant de ne pas recevoir de client pour m'occuper de moi et de mon intérieur. J'adore réunir ma famille et mes amis autour d'un bon repas et d'un bon vin, plaisir sans pareil. C'est la raison pour laquelle j'aime que ma maison soit propre, chaleureuse, accueillante.

Comme je participe également à la préparation du dîner de ce soir, je passe faire des courses à l'épicerie à vélo. Moi aussi, j'ai bien travaillé depuis ce matin. J'ai déjà lancé une machine à laver avec les affaires de Rotem, fait le ménage à fond et laissé refroidir deux cakes à la banane, l'une des recettes que je réussis le mieux. En passant non loin du terrain de football, j'aperçois les ados s'affrontant dans un match viril, plein d'adrénaline et de masculinité. Je regarde si je ne distingue pas Erez, qui lui aussi adore le foot. J'ai beaucoup pensé à lui ces jours-ci. Il m'a envoyé des messages inhabituels

de sa part, des messages comme « Maman, tu me manques... » Mon petit dernier, un véritable casse-cou, adore le vélo, le ping-pong ou monter Tinker Bell, son cheval préféré. Mais la détérioration de la situation sécuritaire le plonge dans des angoisses de plus en plus fortes à chaque nouvelle attaque de roquettes du Hamas. La nuit, je reste à ses côtés pour l'aider à s'endormir et il me demande parfois de l'accompagner jusqu'à la salle de bains. Il aura 12 ans dans un peu plus de deux semaines. Autour de son lit, il a une collection de doudous et de peluches qui l'aident à s'endormir. Il répète souvent qu'il est paniqué à l'idée que les terroristes pénètrent dans les maisons, que les méchants lui font peur... Les salves de plus en plus brutales m'inquiètent moi aussi. Depuis la naissance de ma fille aînée, elles n'ont cessé de gagner en fréquence et en intensité, ne faisant qu'augmenter mon anxiété et occasionnant par le passé des désaccords avec Ofer que je blâmais parfois pour son imprudence lors des tirs de roquettes – un défaut qu'il partage avec de nombreux habitants du kibboutz, pas du genre à s'émouvoir facilement eux non plus... En chemin, les odeurs des ragoûts et de la cuisson de la *challah* s'échappant des maisons me chatouillent les narines. Partout, des visages souriants. Mes compatriotes sont des gens hauts en couleur, doués

d'une personnalité marquante et originale sans laquelle ils n'auraient jamais posé leur baluchon parmi nous. Chacun a fini sa semaine. Le magasin est bondé. Entre deux accolades, je choisis les fruits, les légumes et les viandes. Et Yrmi pointe le bout de son nez ! Sourire en coin, notre facteur nous taquine quand nous collons mal nos timbres ou que nous n'écrivons pas correctement le nom du destinataire sur l'enveloppe. Il connaît aussi par cœur les noms et numéros de téléphone de chacun des habitants. En plus de son travail, il s'acquitte de mesurer le taux de pluviométrie journalier, puis de transmettre scrupuleusement ses données aux autorités compétentes comme si l'avenir du pays en dépendait. Il vit seul et ne s'est jamais marié. Yrmi est parti en emportant ses secrets. Sans laisser d'adresse... Plus tard, près de la remise où reposent les tracteurs et les outils agricoles, je rencontre Saïd David Moshe, le directeur des grandes cultures agricoles du kibboutz, fidèle au poste, en grande discussion avec Aviv Atzili, le magicien et directeur du garage mécanique. Saïd est très aimé et respecté à Nir Oz. Grâce à lui, notre petit kibboutz est célèbre dans tout le pays et même au-delà. Par son travail et son intelligence, il s'est forgé une réputation éclatante en devenant l'un des meilleurs producteurs de pommes de terre en Israël. Ses productions s'exportent dans le monde entier et,

avec son accord, d'autres paysans ont eu l'idée de lancer une marque à son nom devenue très populaire : les pommes de terre Dod Moshé (oncle Mosché en français).

Said n'est pas simplement un homme exceptionnellement compétent. Il a aussi beaucoup de charisme. Souvent, lorsque vient la pluie, il lève ses mains vers le ciel, bénit l'ondée nourricière, ravi de sentir l'eau ruisseler sur son visage et humant comme un gamin l'odeur de la terre mouillée. Par son influence positive sur la communauté, il m'a toujours fait l'effet d'une sorte de père idéal : dévoué et chaleureux, travailleur et humble, doué d'une capacité inouïe à trouver des solutions à n'importe quel problème. Il n'a pas son pareil pour enlacer son prochain d'une manière très réconfortante. Il chante aussi merveilleusement bien. Lors des fêtes hébraïques, il ne résiste jamais au plaisir de nous impressionner par la puissance de sa voix de baryton. Cela fait beaucoup rire son épouse Adina, que j'aime aussi beaucoup.

À ses côtés, Aviv Atzili tient dans sa main une roue en fer dentée et légèrement rouillée et, après l'avoir retapée, il souhaite à présent l'orner d'un motif emblématique : un tracteur traçant ses sillons dans le sol et un cerf bondissant de panique. Il a déjà préparé ses pinceaux. Il promet à Said qu'il aura fini avant la semaine prochaine. Aviv est un artiste qui

vient juste de présenter sa première exposition. Et un causeur infatigable. C'est pourquoi je me presse de récupérer les fruits et légumes de nos cultures et je remonte vite en selle.

Je passe par l'avenue des Jacaranda. Ici, au printemps, le sol se nimbe d'un tapis de fleurs violettes, l'air s'emplit du bourdonnement des abeilles. Yossi Vahve roule dans ma direction avec son groupe de motards. Ils forment un gang d'excursionnistes, sillonnant le pays. Yossi est également un photographe qui, au fil des années, a constitué une précieuse collection de ses clichés. En nous croisant, nous échangeons un salut rapide : sans doute est-il en route afin de capturer l'heure bleue dans la rétine de son appareil numérique. La prochaine fois, j'aimerais lui proposer de photographier Shmulick Ram et Oded Lifshitz, mes deux amis octogénaires, qui, assis comme à l'accoutumée sur leur banc près de la barrière du kibboutz vers Gaza, devisent gaiement en attendant le coucher du soleil. De jeunes garçons s'installent parfois aux côtés de ces passeurs magnifiques, silencieux face au charme subtil qui émane de leurs récits des temps passés. Oded est un idéologue, un ancien journaliste, un militant de toujours en faveur de la paix et de la justice. Avec l'âge, sa passion pour le piano n'a rien perdu de sa vigueur et ses doigts courent sur le clavier au rythme de la musique de la

vie. Il a également la main verte. Oded et sa femme Yochke sont connus pour leur magnifique jardin de cactus devant leur maison, un lieu aux allures de Far West où les enfants jouent aux cow-boys. C'est un cœur dévoué, un homme d'engagement : ses actes en témoignent. Tant que cela a été possible, Oded a rencontré des Gazaouis au checkpoint d'Erez afin de les conduire dans les hôpitaux israéliens. Il en est fier. Et je le comprends d'autant mieux que mon père faisait aussi la même chose, en allant les chercher et en les raccompagnant au même endroit afin qu'ils puissent se soigner chez nous.

Lorsque je vais chercher Carmela en voiture, nous sommes entre chien et loup, ce moment périlleux de la journée où il ne fait plus vraiment encore jour, mais pas tout à fait nuit. Quinze minutes plus tard, nous nous garons devant chez ma sœur. Mes enfants ne sont pas là. Sahar est passée me voir tout à l'heure au volant de la voiturette électrique de son père, un Club Car, pour m'aider à débarrasser quelques cartons. Elle portait un sarouel et un débardeur blanc. Elle était d'humeur festive. Elle m'a dit qu'ils avaient prévu d'aller pique-niquer ce soir dans la nature, et Rotem se joindra à eux. Ofer a préparé de la viande, des salades, et des *borekas*, qui sont des chaussons salés cuits au four. Nul doute que leur soirée sera joyeuse et ponctuée d'éclats de rire. Ils songent même à dormir

dans le désert... La nôtre aussi a été animée et drôle. Ma nièce Noya nous a parlé avec beaucoup d'humour du dernier *Harry Potter*, dont elle est fan. À la fin du dîner, elle a demandé la permission de rentrer avec nous afin de passer la nuit chez sa grand-mère. Depuis toujours, ces deux-là ont noué un lien très fort. Carmela s'occupe beaucoup de sa petite fille qui, en retour, l'adore. « Maman, est-ce que je peux dormir chez mamie ? » Bien sûr. Et pourtant, je me crispe... Quelque chose ne va pas. Un drôle de pressentiment. Il faudrait tellement apprendre à se faire confiance et à s'écouter. En nous, il y a une voix qui ne ment pas. Dommage qu'en cette fin de soirée, au moment de partir, je n'y ai pas prêté plus attention. Le calme qui règne et la beauté limpide du ciel étoilé chassent en moi le vent noir qui souffle de Gaza. C'est juste un mauvais trip... Tu te fais des idées... Lâche prise ! C'est ainsi que lorsque Noya monte en voiture avec nous, je me tais. Quinze minutes plus tard, je les dépose toutes les deux chez maman. Puis, après les avoir embrassées, je leur dis à demain. Je ne les reverrai plus jamais. La vie ne tient qu'à un fil... Ou à une poignée de porte.

2.

Samedi 7 octobre 2023

La mort en face

À l'aube, lorsque la sirène s'est mise à hurler, je n'ai pas pensé à grand-chose. *Tseva adom, Tseva adom. Tseva adom*, ça veut dire « alerte rouge » ! Ce qui signifie que nous ne disposons que d'une dizaine de secondes pour nous réfugier dans notre *mamad* et fermer portes et fenêtres blindées jusqu'à ce que le danger se soit éloigné. Il est 6 h 30. Je me lève et je file comme un automate. Je ne suis pas spécialement inquiète ni sur le qui-vive. J'ai l'habitude.

Une fois en sécurité, je tire la porte derrière moi, mais sans la verrouiller, car la majorité des *mamad* de Nir Oz ne sont pas équipés d'une serrure. Ces abris ont été conçus pour nous protéger des tirs de roquettes, pas d'une attaque de terroristes. Avec la fenêtre aussi,